

# Ces choses banales étranglées par les sentiments

FRANÇOISE TOUNISSOUX,

RICHARD HILL

Galerie Trois Points

307, rue Sainte-Catherine ouest

Jusqu'au 27 février 1993

MARIE-MICHÈLE CRON

Avant, de grands draps froissés, subissaient tous les marquages et les retours en arrière que l'artiste y cristallisait. Découpes, ruptures, reprises, réarrangements, conduisaient alors à une forme de prédilection tout en revisitant les grandes traditions du formalisme, de support-surface, du symbolisme. Puis, déléguées, les figures s'échappaient dans la voie lactée devenant alors des icônes médiévales, hantées par la mort. Jadis, Françoise Tounissoux rêvait à des œuvres au noir. Aujourd'hui, elle se tourne vers le souvenir pour tisser, telle une patiente Pénélope, les fils de la mémoire qu'elle refait et défait inlassablement à partir de petits objets épinglés sur les murs de la galerie Trois Points. Il faut les lire comme des cartes postales que l'on ne pourrait oublier, ou des lettres indestructibles, voyageant d'un continent à l'autre, d'une plume à l'autre, et racontant de leur murmures presque inaudibles toutes ces choses banales qui sont étranglées par les sentiments et que l'on nomme la vie.

Les objets de Françoise Tounissoux parlent. De matériaux qui les transforment en fragment amoureux alors qu'un cœur en cuivre et en plomb se gonfle sous une palpitation. De paysage alors qu'un peuplier oblong et rouge, schématiquement dessiné et nu, court le long d'un chemin de campagne. De déracinement alors qu'une carte de la France tapissée de poils de chèvre laisse s'évader un paquebot vers un Québec en noir en blanc. De cadavre exquis alors que dans une visée surréaliste, l'artiste détourne le célèbre *Ceci n'est pas une pipe* de Magritte en creusant dans le bois une mare bleue pour égratigner, juste à côté, ce bateau trop réel qui bascule dans le rêve. Les œuvres offrent parfois des inter-

stices, des brèches pour nous permettre de déposer notre mémoire et ses défaillances. C'est drôlement bien construit, mais léger aussi sur le plan du contenu, sans verser toutefois dans l'acte de contrition. Et très, très agréable à regarder.

Dans la salle arrière, une immense toile, magnifique, aspire la nuit. Richard Hill jette le corps du spectateur dans des abîmes insoupçonnables. Cette expérience physique pour qui ne connaît pas le travail majeur de cet artiste rôdés à l'abstraction, fort discret, presque fantomatique, car apparaissant trop peu sur la scène des arts visuels, est nécessaire avant d'aborder les œuvres sur papier qu'il expose dans la petite galerie. Autant la monumentalité de la première joue sur l'intrusion indiscreète du regard qui s'y donne avidement, autant les secondes l'arrêtent sur des détails, invitant à une autre lecture qui tourne à l'introspection. Le lien entre les tiges tirées et tracées comme des racines de tubéreuse par le graphite et la zone qui voit des teintes brillantes et lisses comme du cuivre jouer avec des ovales sensuels, le passage entre le collage du papier sur le papier qui rompt sa planéité et en affirme l'identité, le fait de laisser cette déchirure au bas d'une pièce qui gondole tel un accident, nous donnent à voir à la fois l'extrême fragilité et force de la matière qui se plie au geste aérien de l'artiste, d'une infinie douceur, dans le jeu intime des vases communicants.